

P. S.—Monsieur, quand j'ai écrit ce, qui précède, je n'avais vu que votre 1er. n°. de Janvier; je viens de recevoir le second, je n'ai eu que le tems de le parcourir: il m'a paru bien convenir aux besoins de nos agriculteurs. J'ai observé avec plaisir qu'on ne s'y était pas servi, autant que dans le premier, de mots étrangers; j'espère qu'à mesure que votre publication sera connue, elle prendra de la vogue. Votre premier article du 2d. n°. intitulé, *notre Journal*, témoigne quelque crainte, mais soyez assuré que votre Journal n'a besoin que d'être connu, pour être encouragé. Les personnes influentes, et messieurs les Curés dans chaque Paroisse ne manqueront pas de le faire connaître pour l'avantage de tous les habitans en général.

— 20 Avril —

P.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que la traduction française de notre journal obtient tous les jours une circulation très étendue parmi nos cultivateurs Canadiens qu'on a longtems considérés comme ennemis des améliorations agricoles. Que notre journal puisse ou non leur donner des renseignements pratiques sur ce sujet, nous les trouvons néanmoins disposés à lire ce que nous leurs offrons. C'est là tout ce que nous devons attendre; et si nous pouvons seulement suggérer des améliorations judicieuses et praticables, nous ne doutons point qu'il s'introduira des améliorations. Nous ne pouvons croire que les cultivateurs canadiens soient plus préjugés contre l'introduction de nouvelles améliorations que les cultivateurs anglais. Tout ce qu'il faut pour cela, c'est de leur recommander les changemens qu'on leur propose avec cet esprit d'égalité amical qui leur convient. Nous connaissons suffisamment le caractère canadien pour être convaincu qu'ils ne sont pas moins disposés à écouter les avis qu'on leur donne dans le but de leur être utile qu'aucune autre nation. Au contraire nous sommes persuadé que si l'on adoptait des mesures convenables pour instruire et encourager les améliorations en fait d'agriculture, il ne serait pas plus difficile de persuader les fermiers canadiens d'introduire les améliorations nécessaires qu'il ne l'est de convaincre les fermiers des îles britanniques. Il serait sans doute nécessaire dans tous les plans proposés pour l'avancement des améliorations de l'agriculture canadienne que ces plans quels qu'ils soient, fussent sanctionnés et supportés par les classes riches et instruites des canadiens, et surtout par le clergé catholique qui peut opérer ce bien infiniment mieux que les autres membres de la société. Nous avons beaucoup de plaisir à accuser la réception de lettres d'approbation et d'encouragement dont plusieurs membres du clergé catholique nous ont honoré. Il est assurément très flatteur pour nous de recevoir de pareilles correspondances et c'est pour nous un encouragement de plus à nos humbles efforts pour promouvoir les améliorations et la prospérité de l'agriculture canadienne; ce qui a toujours été notre plus ardent désir. Nous ne nous attendons pas

à faire de profit avec ce journal, mais nous désirons être à l'abri de nos dépenses et rémunéré pour tout le tems qu'il nous faut y dévouer, afin de le rendre digne du patronage public. Une demi douzaine d'abonnés de chaque paroisse dans le Bas-Canada paierait amplement nos dépenses et nous pouvons raisonnablement nous attendre à ce nombre l'une portant l'autre. Si nous avons beaucoup d'abonnés, nous pourrions augmenter le format de notre journal et le rendre beaucoup plus utile et plus intéressant pour les cultivateurs. Aucunes mesures n'ont jamais été prises pour instruire les cultivateurs canadiens, et il n'est pas raisonnable de les blâmer pour n'être pas plus avancés dans l'art de l'agriculture. Le tems favorable est arrivé pour commencer la bonne œuvre qui conferra plus d'avantages à la société canadienne que toutes les questions politiques qui l'ont jusqu'ici intéressée. Quelque différence qu'il y ait dans les opinions des hommes sur les autres matières, tous doivent convenir que pour augmenter la valeur d'un pays, c'est surtout à ses productions qu'il faut regarder.

\* A une assemblée d'agriculture tenue récemment dans les Etats-Unis on discuta l'application des fumiers, et comme ce sujet est d'une grande importance pour les cultivateurs, nous allons donner ici les parties de cette discussion que nous croyons devoir leur être utiles.

L'Hon. Mr. Allen commença la discussion par les observations suivantes. Après l'importance qu'il y a de rechercher des connaissances étendues sur les substances innombrables dont on peut se servir comme engrais, viennent les connaissances qui nous mettent en état de faire l'application la plus judicieuse et la plus utile des différentes matières que nous pouvons répandre dans nos champs.

Il y a bien des opinions contradictoires relativement au tems et à la manière d'appliquer les fumiers des cours aux terrains. Ceci est en usage jusqu'à un certain point parmi tous les fermiers et c'est principalement à ce sujet que je bornerai mes observations. Les questions principales sur lesquelles il s'élève des différences d'opinion sont de savoir si l'on devrait s'en servir dans son état naturel ou de non-fermentation, ou s'il devrait être décomposé avant de le confier à la terre? Si l'on devrait l'étendre sur la surface et le laisser là, ou le labourer avec la terre?—et quelle est la saison dans l'année où l'on doit engraisser les terres?

Or, sur ces questions les théoristes et les savants diffèrent essentiellement; et nous n'espérons certainement pas dans cette discussion en venir à des conclusions incontestables. Peut-être ne pouvons-nous suivre de moyen plus propre à répandre les lumières et à servir de guide que celui de développer ici notre propre pratique et les résultats qui l'ont suivi.

Mr. Allen continue ensuite en disant qu'il appliquait généralement son fumier sur la surface, particulièrement pour les terres en herbes et qu'il croyait que c'était là le meilleur mode d'application. Il en parle ainsi:—